TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT,

OU

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM;

PAR un Homme de Lettres - Patriote, Citoyen du District des Petits - Augustins.

Se vend rue du Sépulchre, N° 15.

AVIS.

L'indignation que j'ai reſſentie à la lecture du Libelle que je réfute, ne m'a pas permis d'épurer mon ſtyle ; je prie le Lecteur d'avoir de l'indulgence, & de faire attention que le cri du ſentiment ne peut être étudié.

TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT;

OU

RÉPONSE

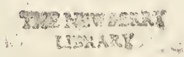
AU DOMINE SALVUM FAC REGEM;

PAR un Homme de Lettres Patriote, Citoyen du Diſtrict des Petits-Auguſtins.

Aux fureurs des Partis je ne vends point ma Plume.
Epître ſur l'Indépendance.

EMBRASSER la querelle de l'honnête homme abſent, venger le juſte opprimé, faire rentrer dans le néant le fangeux libelliſte, qui cache ſous les roſes d'un ſtyle pompeux & entortillé, le fiel amer des plus noires calomnies; voilà, je crois, mes Concitoyens, les devoirs les plus chers de l'Homme de Lettres qui s'honore de probité: je me fais gloire de les remplir.

A 2



Je ne ſuis ni Protégé ni Créature de Son Alteſſe Séréniſſiſme Monſeigneur le Duc d'Orléans; mais un bon & vrai Patriote peut-il voir, ſans frémir, déchirer ſon ſemblable par des hommes aſſez lâches pour laiſſer ignorer à leurs adverſaires d'où partent les coups mortels qui les aſſaſſinent? Qu'il ſe préſente un Dénonciateur, qu'il y ait une accuſation en forme, les Tribunaux ſont là; la Juſtice y ſiége en ce moment en perſonne, & le dénonciateur ou l'accuſé y recevront le châtiment dicté par la Loi. Mais, plein de terreurs ſecrettes, & dans l'eſpoir de l'impunité, s'envelopper de voiles épais, pour terraſſer un courageux ennemi que l'on n'oſe attaquer en face, eſt une trahiſon que tout bon Citoyen doit réprouver. Je ſuis Citoyen; je dénonce ici aux Miniſtres de la Loi tous les Libelliſtes. Je réclame hardiment l'appui des Tribunaux, pour les anéantir, comme un des fléaux les plus funeſtes qui puiſſe affliger la Société.

En attendant que la ſage adminiſtration, que nous verrons ſans doute ſortir du cahos informe où nous vivons, aye pu prendre des meſures, pour forcer au ſilence ces Auteurs ſcandaleux, mille fois plus dangereux que le fatal Réverbère, dont on a trouvé moyen d'éteindre la fureur.

meurtrière : j'invite, au nom de l'honneur, tous les Littérateurs honnêtes à réfuter ces infâmes reptiles, qui, se glissant chez les meilleurs Citoyens, par mille sentiers tortueux, hasardent tout, persuadés que leur marche sourde ne doit être honorée que d'un profond mépris. Il en est temps, Sages, qui de vos cabinets dictez des Loix à l'Univers; montrez-vous, faites briller la vérité, rendez justice à la vertu; & par la noble fermeté de vos estimables Ecrits, contraignez ces boutes-feux, qui ne veulent que le désordre, à rougir de leur sotte impudence.

Afin de vous en défier, mes Concitoyens, connoissez le Libelliste : enveloppé des ombres les plus épaisses, il porte ses coups à la faveur de l'obscurité. Deux Furies, toujours à ses côtés, sans cesse sont occupées à préparer les venins de mille aspics, d'autant de serpens & de vipères; c'est-là l'encre dont la troisième Euménide entretient perpétuellement son intarissable & dégoutant cornet. Jamais son cœur impie n'eut le plaisir de rendre graces à l'Auteur de la Nature de ses infinis bienfaits. Le Soleil, régénérateur de l'Univers, offusque sa vacillante paupière. Son génie, toujours porté au mal, l'éloigne de toute admiration. Il voudroit trouver imparfaits jusqu'aux

plus beaux chefs-d'œuvres de la Divinité. Le front sourcilleux, l'œil cave, le teint blême, la figure allongée, l'ame, si on peut lui en supposer une, toujours bourellée de remords; maigre des prospérités d'autrui; il traîne aux yeux de la multitude qui, sans le connoître, le fuit à son aspect sinistre, un cadavre chancellant qu'aucunes vertus n'habitèrent jamais; enfin, pour le peindre en deux mots, le moindre mal est celui qu'il a fait: il est toujours infiniment au-dessous de celui qu'il médite. Il tomberoit de lui-même, si la méchanceté & l'injustice ne l'emportoient chez l'humaine espèce, sur le bon sens & l'équité. Le Libelliste ne respecte rien; plus l'objet est élevé, plus il offre de prise à sa malignité, parce que le nom de la personne ou de l'œuvre qu'il déchire, illustre son pitoyable pamphlet, & en lui procurant le débit, le dédommage, par la satisfaction de son avide cupidité, du sacrifice fait à son amour-propre, par le secret que sa turpitude le force à garder.

L'Auteur du *Domine, salvum fac Regem*, prière que tout bon François répète perpétuellement du meilleur de son cœur, nous fournit une preuve complette de cette audace démésurée; puisque dans le même moment où il profane le nom chéri du Roi, par des éloges dont sa plume en-

venimée détruit le mérite, il navre le cœur de cet excellent Monarque, par les ſarcaſmes ſacriléges qu'il oſe ſe permettre contre ſon auguſte épouſe. François, redoutez le poiſon que diſtille à longs traits la plume vénale de celui qui, ſans ſe montrer, oſe tout attaquer. Celui qui ulcère le cœur du meilleur des Rois, en le bleſſant dans la perſonne de ſon épouſe, pouvez-vous le regarder comme bon Citoyen ? Quelle confiance pouvez-vous avoir en lui, ſi vous le jugez indigne de ce titre précieux ? Conſidérerez-vous comme votre ami celui qui agit contre le droit des gens, & qui viole l'hoſpitalité, en inſultant à votre Reine, qui eſt venue confidemment au milieu de vous, vous faire oublier par ſes bienfaits, les propos ſcandaleux que ſes ennemis répandoient contre elle en ſon abſence.

Ce miſérable pamphlet fait fortune ! Mais ſuivez-le avec moi, voyez quel tiſſu d'invraiſſemblance. Je ne releverai que les plus fortes, & je tâcherai de paſſer ſous ſilence la plus grande partie des horreurs qu'il contient, pour ne pas augmenter leur publicité. D'abord, à la page 9, il vous prie de *ſuppléer par la ſuffiſance de vos réflexions particulières, à l'inſuffiſance des faits qui lui ont été communiqués.*

C'eſt comme s'il vous diſoit : « Je connois
» la force, la dextérité, la ſoupleſſe, l'entor-
» tillage de mon ſtyle, il exaltera vos têtes,
» & vous penſerez, & vous verrez même, ce
» que je n'ai pas écrit. Les faits m'ont manqué,
» mais votre imagination échauffée y ſuppléera ».

Un Anonyme, mes Compatriotes, en vous priant de ſuppoſer des faits, parce qu'il n'en fait pas, pourroit-il affoiblir en un moment les ſentimens que votre véritable ami n'a pu acquérir que par des années de bienfaiſance, dont vous avez profité, & que vous oublieriez ? François, vous pouvez être légers, mais vous ne pouvez être ingrats. Je ſuis donc fondé à me rendre pour S. A. S. appelant du tribunal de votre légéreté, à celui de votre reconnoiſſance. Si vous deſcendez en vous-mêmes, ſi vous réfléchiſſez un moment, quelles que ſoient les apparences, alors qu'il n'y aura point de preuves, alors qu'il s'agira de condamner votre Bienfaiteur, vous vous demanderez où eſt le dénonciateur ? quelle eſt ſa vie ? quels ſont ſes mœurs ? Je n'oſe répondre à ces queſtions ; mais tournez le feuillet, & vous ne verrez qu'un Anonyme. Pour intéreſſer davantage ſes Lecteurs, & faire valoir les traits envenimés qu'il décoche, il larde ſon ouvrage

des noms respectés & chéris de la Fayette, de Bailli, &c. &c. Il leur rend justice. Ignore-t-il donc, ce savant Anonyme, que s'il étoit possible de faire paroître aux honnêtes gens la vertu odieuse, les louanges répétées que lui rend l'homme vicieux, pourroient seules opérer cette étonnante métamorphose ?

Il vous présente ensuite une spéculation horrible, aussi fausse dans ses principes que dans ses conséquences ; & finit, on ne sait trop pourquoi, après avoir compromis les noms de Banquiers Citoyens & Etrangers, dont apparemment il a eu occasion de trouver les bourses fermées, par rejeter sur S. A. S. tout l'odieux d'un complot, qui n'a sans doute existé que dans son cerveau gangrené.

O mes Concitoyens ! nos plus dangereux ennemis ne sont pas ceux qui, se présentant devant nous, nous offrent un combat égal, mais, défions-nous de ceux qui travaillent dans les ténèbres. Mille écrits incendiaires sont en ce moment répandus dans cette Capitale : les uns se dirigent contre nos vertueux appuis, Bailli & la Fayette ; d'autres cherchent à jeter sur les dignes Représentans de la Nation, des ridicules qui ne retombent que sur eux ; ceux-ci cherchent à

ternir la réputation du plus zélé partisan & du premier moteur de la liberté ; ceux-là tendent à altérer la satisfaction d'un bon Roi, qui se félicite de se voir au milieu de ses enfans, & se répandent en invectives contre l'épouse qu'il chérit. Le Ministère public, occupé de choses plus essentielles, a craint, sans doute, de leur donner trop d'importance, & a pensé que le mépris, avec lequel il les voit, dessilleroit les yeux des honnêtes gens, & feroient tomber d'eux-mêmes des Ecrits qui n'ont de valeur que par la calomnie, contre laquelle les vrais Patriotes doivent être dans ces temps de crise plus en garde que jamais.

Je vous l'ai dit, je vous l'ai déjà prouvé, le Libelliste ne respecte personne, pas même lui, puisque, dans le même Ecrit, comme je vous le ferai voir tout-à-l'heure, il ne rougit pas de dénigrer celui dont il a voulu se rendre l'apologiste. Auparavant, voyons ce qu'il nous dit de M. l'Evêque d'Autun, qu'un peu plus haut il nous avoit désigné comme tendant aux Sceaux ou au Contrôle Général des Finances. Ce hardi Libelliste, qui paroît décidé à se déclarer *incognito* l'ennemi de tous les honnêtes gens, veut ici ridiculiser ses grandes vues patriotiques sur les

biens du Clergé que l'Assemblée doit, dit-on, définitivement décréter au premier moment. Ensuite, oubliant bientôt qu'il a préconisé le courage & les vertus patriotiques du jeune héros de l'Amérique, un des premiers soutiens de notre liberté naissante, il le présente comme un étourdi, s'oubliant assez, pour manquer essentiellement au Premier Prince-du-Sang de France, à un Bourbon, dont le nom chéri des François est respecté jusqu'aux limites du Monde.

Si le brave la Fayette eût eu, comme le prétend le lâche Auteur que je réfute, à se plaindre du Premier Prince-du-Sang, sans doute, il eût été lui en demander raison : & Philippe de Bourbon, Duc d'Orléans est trop juste & trop brave, pour se refuser à réparer de quelle que façon que ce fût, l'outrage par lui commis. Mais, n'en doutons pas, mes Concitoyens, ce plat Zoïle vouloit en même temps, & d'un seul trait de plume, couvrir de ridicule deux personnes également respectables.

Qui peut donc enhardir ainsi ces mauvais génies invisibles & impalpables? Le patriotisme de celui dont il se déclare l'ennemi; la rage de quelques mauvais Citoyens, furieux d'avoir vu un Prince magnanime leur montrer l'exemple de

la vertu, en ſe réuniſſant des premiers à la partie ſaine de l'Etat; le déſepoir de le voir toujours exciter le patriotiſme, & faire le bien. Ce qui irrite leur jalouſie, c'eſt la honte de ne pouvoir ſuivre des exemples qui coûteroient trop à leur avarice ou à leur amour-propre.

Voilà, François, les motifs des Libelles dont vous êtes infectés; que vous ne verrez s'éteindre que quand vous ſerez aſſez courageux pour ne les plus acheter & même refuſer de les lire, quand on vous les donnera pour rien, comme celui-ci, qu'on diſtribuoit *gratis* vendredi ſoir au Palais-Royal. Rendez juſtice à votre Bienfaiteur, revenez de votre erreur avant ſon retour, évitez de rougir à la vue du Juſte; rien ne pourra changer ſon cœur qui vous eſt dévoué, mais combien il ſeroit humiliant pour vous d'attendre trop tard à lui rendre des ſentimens qu'il n'a ſûrement jamais ceſſé de mériter! N'en doutez pas, notre Roi, à qui nous devons toute notre confiance, ne l'auroit pas honoré de la ſienne, ſi les ſoupçons que l'on cherche à faire naître dans vos ames aimantes & reconnoiſſantes, euſſent été fondés. Il ne vous auroit pas laiſſé pour gage de la pureté de ſon cœur, ſa reſpectable Epouſe & ſes Enfans, qui ne ſemblent reſter au milieu de

la Capitale, que pour déconcerter la calomnie.

Comblé des bontés d'un Roi qui l'aime, de la tendresse d'un épouse qu'il chérit, entouré d'une famille dont il est l'idole, ne pouvant point former de vœux du côté de la fortune, que peut desirer un Duc d'Orléans, Premier Prince-du-Sang de France? Votre affection, François. L'ayant obtenue, il ne lui restoit plus qu'un vœu à former; c'étoit de la conserver. Certainement son sort est plus digne d'envie que celui de bien des Rois. Jetez un coup-d'œil sur sa conduite, & tant que vous n'aurez aucune conviction contre lui, vous serez naturellement autorisés à penser avec moi, que toutes les calomnies dont il est l'objet, sont sans fondement, comme les horreurs rendues publiques contre les deux dignes protecteurs de notre liberté & de notre bonheur.

Vient ensuite une diatribe infernale contre le Comte de Mirabeau. Hélas! rendons-lui graces du bien qu'il fait, oublions le passé, profitons du présent, & s'il est dangereux, gardons-nous de l'avenir.

Après, par un calcul *algébrico-politique*, l'Auteur fait jouer le Royaume de France à paire ou non. C'est ici où toute sa monstruosité se montre

à découvert ; ne pouvant rien dire, il avoue qu'il ſuppoſe. Eh ! M. l'Anonyme, que ne l'annonciez-vous en commençant ? Vous m'auriez évité, ainſi qu'à mille Citoyens pouſſés par leur curioſité, la peine de lire la ſeconde page.

Tout en ſuppoſant & conjecturant, l'Auteur arrive à Londres, où il ſe complaît à rendre juſtice au Prince de Condé, pour faire une nouvelle ſortie, pleine d'invectives contre M. le Duc d'Orléans. Il n'eſt pas de notre Patrie, mes Concitoyens, l'Ecrivain de ces infernales impoſtures ; car, s'il étoit notre Compatriote, il ſeroit comme nous, perſuadé, que ſi tous les François ſont égaux en valeur, à plus forte raiſon cette égalité doit régner entre deux Bourbons.

Avec un peu d'attention, rien n'eſt ſi facile que de deviner d'où partent ces Libelles. Tous ont un même eſprit, tous préſentent les mêmes idées ; tous, en attaquant le Prince Ami du Peuple, attèrent M. le Comte de Mirabeau, s'égayent ſur les bons Patriotes, & taxent d'ambition M. l'Evêque d'Autun, parce qu'il s'efforce de faire le bien. Tous, comme celui-ci, s'évertuent à lancer des collibets à l'Aſſemblée en général. Avec quel plaiſir l'Auteur du *Domine ſalvum* ſe plaît à ſuppoſer qu'un Député de Bretagne a dit, qu'*il*

y a beaucoup de coquins à l'Assemblée*. Dans un autre endroit, il cherche à donner l'alarme, en menaçant de voir bientôt assembler les Provinces, pour, dit-il, *violer leurs inviolables Enfans.* Jugez à présent si tous les absens ont tort, & si vous devez ajouter foi à cet Ecrit scandaleux qui n'a fait beaucoup de bruit que parce que, pour lui donner plus de publicité, on en a distribué *gratis* quelques mille, encore Dimanche.

Quand, mes Concitoyens, jouirons-nous de cette tranquille liberté, pour laquelle nous nous donnons tant de peines? Quand sortirons-nous entièrement de l'affreuse anarchie, dans laquelle nous ont nécessairement jetés les crises que nous venons d'éprouver? Quand cesserons-nous de confondre ces deux mots fort éloignés d'être synonymes: liberté & licence? Temps heureux, venez dédommager d'honnêtes & courageux Citoyens des fatigues qu'ils supportent avec tant de force & de courage! Nobles Représentans de la Nation, hâtez-vous d'achever de mériter la Couronne civique qui est due à vos glorieux travaux, & que nous aurons tant de plaisir à poser sur vos fronts, rayonnans de satisfaction, lorsque vous aurez rétabli l'ordre après lequel nous soupirons tous. Alors, lâches Zoïles, forcés de vous

soumettre à de sages Loix, vous serez contraints de modérer le fiel que vous versez. Le Sage pourra seul marcher la tête haute ; & vous, retirés dans vos infâmes repaires, vous serez obligés de vous y ensevelir, où d'emprunter, si vous voulez voir le jour, le masque de l'honnête homme, & sa plume, si vous voulez écrire ; en attendant, graces soient mille fois rendues au Roi Citoyen, par qui nous aspirons au bonheur...... *Domine, salvum fac Regem.*

A PARIS, chez BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE, rue du Foin-Saint-Jacques, N°. 31.